

## Le Père, un guetteur.

### Luc 15, 11-32 : La parabole du fils perdu et retrouvé

Jésus dit encore : Un homme avait deux fils.

Le plus jeune dit à son père :

« Père, donne-moi la part de fortune qui doit me revenir. »

Le père partagea son bien entre eux.

Peu de jours après,

le plus jeune fils convertit en argent tout ce qu'il avait

et partit pour un pays lointain

où il dilapida sa fortune en vivant dans la débauche.

Lorsqu'il eut tout dépensé,

une grande famine survint dans ce pays,

et il commença à manquer de tout.

Il se mit au service d'un des citoyens de ce pays,

qui l'envoya dans ses champs pour y faire paître les cochons.

Il aurait bien désiré se rassasier des caroubes

que mangeaient les cochons,

mais personne ne lui en donnait.

Rentré en lui-même, il se dit :

« Combien d'employés, chez mon père, ont du pain de reste,  
alors que moi, ici, je meurs de faim ?

Je vais partir, j'irai chez mon père et je lui dirai :

“Père, j'ai péché contre le ciel et envers toi ;

je ne suis plus digne d'être appelé ton fils ;

traite-moi comme l'un de tes employés.” »

Il partit pour rentrer chez son père.

Comme il était encore loin, son père le vit et fut ému ;

il courut se jeter à son cou et l'embrassa.

Le fils lui dit :

« Père, j'ai péché contre le ciel et envers toi,

je ne suis plus digne d'être appelé ton fils. »

Mais le père dit à ses esclaves :

« Apportez vite la plus belle robe et mettez-la-lui ;

mettez-lui une bague au doigt et des sandales aux pieds.

Amenez le veau engraisé et abattez-le.

Mangeons, faisons la fête,

car mon fils que voici était mort, et il a repris vie ;

il était perdu, et il a été retrouvé ! »

Et ils commencèrent à faire la fête.

Or le fils aîné était aux champs.

Lorsqu'il revint et s'approcha de la maison,

il entendit de la musique et des danses.

Il appela un des serviteurs pour lui demander ce qui se passait.  
Ce dernier lui dit :  
« Ton frère est de retour,  
et parce qu'il lui a été rendu en bonne santé,  
ton père a abattu le veau engraisé. »  
Mais il se mit en colère ; il ne voulait pas entrer.

Son père sortit le supplier.  
Alors il répondit à son père :  
« Il y a tant d'années que je travaille pour toi comme un esclave,  
jamais je n'ai désobéi à tes commandements,  
et jamais tu ne m'as donné un chevreau  
pour que je fasse la fête avec mes amis !  
Mais quand ton fils que voici est arrivé,  
lui qui a dévoré ton bien avec des prostituées,  
pour lui tu as abattu le veau engraisé ! »  
Le père lui dit :  
« Toi, mon enfant, tu es toujours avec moi,  
et tout ce qui est à moi est à toi ;  
mais il fallait bien faire la fête et se réjouir,  
car ton frère que voici était mort, et il a repris vie ;  
il était perdu, et il a été retrouvé ! »

En deux mois, c'est la troisième fois – et la dernière, c'est promis – que je vous propose d'entendre cette parabole du *fils prodigue* ou du *fils perdu et retrouvé*. Titre qui fait référence au fils cadet. Elle est dite encore *des deux fils* lorsque l'on veut inclure le fils aîné et sa réaction. Nous avons commencé en septembre avec la figure du fils cadet, personnage principal de cette histoire. Et en octobre, nous nous étions intéressés à celle du fils aîné. Je vous avais alors dit que, peut-être, nous irions faire un tour du côté du père. Nous y voici, autant terminer ce cycle en regardant à l'image de ce troisième personnage, et non des moindres. Du coup, la parabole pourrait s'appeler celle *du père et de ses deux fils*.

Mais d'abord, reprenons succinctement la symbolique des deux fils en rapport avec leur père.

Le fils cadet, puisque c'est par lui que cette histoire se met en place, est celui qui veut affirmer en premier son indépendance. Il n'a pas la primauté dans l'ordre de la succession, il la veut dans l'ordre de l'affranchissement, notamment vis-à-vis de son père et de toute cette famille. Suivant la règle de l'époque, il demande sa part d'héritage pour pouvoir partir au loin, très loin. Séparation, éloignement, volonté de rompre avec ses attaches. Sauf que tout ne se passe pas comme prévu. Il y a d'abord l'attitude même de ce fils maintenant indépendant et donc responsable de ses actes qui mène une vie *sans salut* si on traduit littéralement le terme grec utilisé là. Et puis, il y a la famine qui survient. Encore qu'il faudrait mieux la définir, elle qui laisse de la nourriture aux animaux, mais pas au fils en rupture. De quoi a-t-il vraiment faim, quel est son véritable manque ? Une lecture analytique donne des réponses intéressantes. C'est à ce moment que le cadet plein de soucis prend conscience qu'il a toujours un père. Il l'évoque, il retourne chez lui, il l'invoque en se désinstituant de sa fonction de fils

pour devenir serviteur. C'est alors que le père retrouve celui qu'il avait perdu, son fils. Il le restitue dans son être de fils en lui faisant remettre la bague du pouvoir et les sandales de l'homme libre. Le père avait perdu un fils, il en a retrouvé un qui a maintenant l'autorité et qui surtout est libre et non plus esclave. Là encore, une lecture analytique aurait beaucoup de choses à dire.

Le fils aîné, c'est tout l'inverse de son puiné. Il se sent en situation de responsabilité puisque c'est lui qui, un jour, prendra la succession de son père à la tête de la propriété, de l'entreprise. Il sait que c'est lui qui la dirigera. Alors que l'autre-là... celui qu'il ne peut même pas appeler *mon frère*. Dans sa bouche, il n'est pas question de *Toi le frère que je n'ai jamais eu, sais-tu si tu avais vécu ce que nous aurions fait ensemble*<sup>i</sup>. Il n'a pas été son professeur à son école buissonnière et la vie ne leur a pas partagé les paires de gants et les paires de claques. Il n'a pas eu à l'inventer pour combler un manque, un abandon. Il se sait, il se sent l'aîné, alors il se veut exemplaire. Être un fils exemplaire qui ne demande rien et qui fait tout comme il faut, qui se veut le fils rêvé du père. Il est dans le devoir, mais pas dans le voir. Il ne voit pas la vérité de la situation. L'autre est parti au loin, tant mieux pour cet aîné qui n'a d'autre horizon que les champs de la propriété – se sent-il seulement Édouard à Maldoror, *si Dieu le laisse vivre*<sup>ii</sup> ? Un homme de devoir qui ne voit pas revenir son frère ; qui, lorsqu'il l'apprend, ne voit pas cela d'un bon œil. Un homme de devoir qui refuse de voir – là est sa méprise. Il ne peut pas poser un regard de bienveillance ni sur son frère ni sur son père puisque, à bien lire ce récit, il n'existe pas en lui-même, mais uniquement dans sa fonction. Il n'est que par rapport à son père sans qui toute sa vie perdrait sens. Il naît pas à lui-même – du verbe naître –, il n'est pas né à lui-même. En une formule, nous pourrions dire qu'il n'existe pas – au sens d'exister, c'est-à-dire d'être en dehors de ce qu'il pense être de sa vie toute tracée. Il n'a pas de vie, pas d'envie en dehors du ce rôle d'aîné qu'il pense devoir endosser. C'est-là son erreur existentielle, dont la parabole ne dit pas s'il sera capable d'en sortir ou s'il s'entêtera puisqu'elle n'a pas de fin.

Entre ces deux frères, il y a le père sans qui ils ne seraient ni l'un ni l'autre. *Un homme avait deux fils*, et si c'était lui le personnage central de la parabole ? Dans cette cellule familiale un tant soit peu dysfonctionnelle, quel rôle joue-t-il ? Père géniteur de ses deux fils – père biologique –, père d'éducation – père réel –, père modèle – père fantasmé, *mon père ce héros* –, trois père en un seul ? Père qu'il faut bien tuer un jour – symboliquement cela s'entend –, pour ne pas être étouffé par sa figure paternelle qui, sinon, deviendrait envahissante, omniprésente, étouffante dans sa toute-puissance, ne laissant que peu de places aux autres. Figure tutélaire du *pater familias* qui trône dans son cadre en bois, comme *chez ces gens-là*<sup>iii</sup>.

Père qui ne dit rien, au moins au début, pourtant il a entendu puisqu'il a accédé à la prière. Puis qui ne répond rien à son fils cadet lorsque celui-ci est de retour et s'adresse directement à lui. Certes, il parle, mais à ses serviteurs. Il fait comme s'il n'entendait pas la requête de son fils, comme s'il n'entendait pas la supplication de son cadet, parce que pour lui certainement elle n'est pas entendable. Alors il fait autrement, à sa façon.

Dans certains commentaires, j'ai lu que ces 3 figures correspondent pour le père à Dieu (Dieu le père, normal), et pour les 2 fils aux manières d'être croyants. Après tout, pourquoi pas, voyons ensemble ce que cela peut donner.

Tout d'abord, le fils cadet. Il serait, d'une certaine façon, le croyant tel que décrit par la rabbine Delphine Horvilleur dans son dernier ouvrage, à savoir un croyant idolâtre qu'elle définit en ces mots : *Un idolâtre, tu sais, c'est quelqu'un qui croit que Dieu s'intéresse vraiment*

à ses problèmes, qu'il peut lui demander de l'argent, du succès ou un vélo électrique, du moment qu'il ne le vexé pas et le caresse avec ferveur dans le sens du poil<sup>iv</sup>. Mais un croyant idolâtre s'apercevant que le chemin qu'il suit est égrotique et sans salut. Il revient alors transformé radicalement, ayant connu une conversion. Il a fini par vider les cieus de ce ciel enfantin, pour reprendre l'expression d'Emmanuel Levinas. Il lui a fallu passer par la faim, par la souffrance de la prise de conscience et de la remise en cause : sa voie est sans issue. Perte des illusions qui permet de recouvrer la liberté, la vraie, celle qui s'ancre dans l'utopie – *j'irai vers mon père et je lui dirai* – qui va se réaliser bien au-delà de la désespérance en une vraie restitution de l'être en vérité.

Le fils aîné serait se croyant qui a en lui la certitude de n'avoir jamais failli, d'être en permanence dans la vérité au point de s'en prendre pour le gardien et le garant. Un intégriste avant la lettre, ou un bigot suivant l'expression ancienne. Xavier Grall, ce breton libertaire et croyant, en parle comme *des cloportes [qui] trainent sur l'Espérance comme des mites sur un drap royal... des sans-vie, sans-rire, sans-tout... il faut voir la tristesse de leur figure, il faut entendre leur verbiage pour avoir envie de fuir à tout jamais le jour des églises... La morale, voilà ce qu'ils aiment... Mais la morale qui précède la foi et qui s'en repaît jusqu'à l'assassiner est la règle des pauvres types... À force de nous sonner les cloches, ils couvrent la forte rumeur des Évangiles<sup>v</sup>. Rien que ça !*

Quant au père, s'il est ici figure de Dieu, alors je le veux bien. Je veux bien croire en lui parce qu'il n'est ni celui des idolâtres ni celui des bigots et des intégristes. Il est un Dieu... bancal, fragile... qui ne correspond jamais totalement avec ce que nous nous imaginons de lui, avec ce que nous osons dire et croire de lui. Toujours il nous échappe, toujours il nous échappera et restera un Mystère. Parfois il ne dit rien, mais il exauce les prières. D'autres fois il parle, mais nous ne sommes pas en capacité de l'entendre. D'autres fois encore il nous paraît impossible, tout bonnement impossible. Toujours de Delphine Horvilleur : *Ce n'est pas une idole, celui-là, c'est le vrai. Tu ne peux pas le voir. Tu ne peux pas le toucher. Il ne répond à aucune de tes prières. Il ne peut rien pour toi, ni pour ton abattement fiscal, ni pour tes problèmes d'érection... Non, celui-là, c'est un vrai Dieu... C'est le vrai, le seul dont tu puisses dire : si ça se trouve, il n'existe pas ! Et ce Dieu invisible et indifférent se met à parler<sup>vi</sup>.*

Et ce Dieu invisible et indifférent devient guetteur.

Il guette celui qui est parti, parce qu'il espère son retour.

Il guette celui qui se croit être tellement à l'intérieur qu'il en a fini par être dehors.

À l'un, il peut dire : *mon fils*.

À l'autre, il peut dire : *mon enfant*.

Il guette et il est capable d'être pris aux entrailles, de se jeter au cou, de couvrir de baiser... d'inverser les rôles et d'être humain avec les humains, et non pas hautain ; d'être plus humain que n'importe lequel ou laquelle d'entre nous. Et ça, c'est pas rien, c'est tout... tout simplement.

## Envoi & bénédiction

Une petite histoire d'aujourd'hui et de tout temps :

*Il était une fois un couple qui entre en dans un magasin.  
Derrière le comptoir, se tient un ange.*

*Le coupe demande : « Que vendez-vous ? »  
L'ange répond d'une voix bienveillante : « Tout ce que vous désirez ! »*

*Alors, le couple énumère :*  
*« Si vous vendez tout ce que nous désirons,  
alors nous aimerions bien :*  
*la préservation de la planète et de son climat,  
la fin des guerres et des camps de réfugiés,  
l'intégration de toutes les différences,  
du travail pour les chômeurs,  
du repos pour les personnes surmenées,  
plus d'amour et de vie fraternelle... »*

*L'ange alors leur coupe la parole :*  
*« Excusez-moi, vous m'avez mal compris, il y a un malentendu.  
Ici, nous ne vendons pas des fruits,  
nous vendons des graines. »<sup>vii</sup>*

## Bruneau Joussellin, pasteur

---

<sup>i</sup> Maxime Leforestier, *Le frère*

<sup>ii</sup> Lautréamont, *Les chants de Maldoror*

<sup>iii</sup> Jacques Brel, *Ces gens-là*

<sup>iv</sup> Delphine Horvilleur, *Il n'y a pas de Ajar*, éd. Grasset 2022

<sup>v</sup> Xavier Grall, *L'inconnu me dévore*, éd. Équateurs Littérature, 1984-2018

<sup>vi</sup> Delphine Horvilleur, opus cité

<sup>vii</sup> D'après Jean-Pierre Morley, *Penser Dieu aujourd'hui*, éd. Olivétan 2020